

pour s'enquérir des fruits de sa doctrine, court le risque d'être crucifié une seconde fois. La légende *venio iterum crucifigi* devait me servir de matière pour cette catastrophe. Ces rêves m'occupent encore; car, dans mon impatience d'aller plus loin, je me couche tout habillé, et je ne sais rien de plus charmant que d'être éveillé avant le jour, de me jeter dans la voiture, d'aller au-devant du jour entre le sommeil et la veille, et de laisser le champ libre à tous les rêves de mon imagination.

Citta Castellana, 28 octobre 1786.

Je ne veux pas laisser échapper le dernier soir. Il n'est pas encore huit heures et déjà tout le monde est couché. Je puis donc, pour la bonne bouche, songer au passé et me réjouir à la pensée de ce qui m'attend. La journée a été sereine et magnifique, la matinée très-froide, le jour clair et chaud, la soirée venteuse mais très-belle. Nous sommes partis de Terni de grand matin. Nous sommes arrivés à Narni avant le jour, et je n'ai pas vu le pont. Vallées et profondeurs, voisinage et lointains, délicieuses contrées, tout est roche calcaire; pas une trace d'autre chose. Otricoli repose sur une de ces collines de gravier que les courants antiques ont amoncelées. La ville est bâtie de laves amenées de l'autre bord de la rivière.

Aussitôt qu'on a passé le pont, on se trouve sur le terrain volcanique, soit véritable lave, soit roches antérieurement fondues et calcinées. On monte une montagne qu'on pourrait prendre pour une lave grise. Elle contient beaucoup de cristaux blancs en forme de grenats. La chaussée qui va de la hauteur à Citta-Castellana, très-belle et très-unie, est de cette même pierre; la ville est bâtie sur un tuf volcanique, dans lequel j'ai cru découvrir de la cendre, de la pierre ponce et des morceaux de lave. Du château la vue est très-belle; le Soracte se présente isolé, d'une manière très-pittoresque; c'est vraisemblablement une montagne calcaire appartenant aux Apennins. Les espaces de nature volcanique sont beaucoup plus bas que les Apennins, et les eaux qui les déchirent en ont seules formé des rochers et des montagnes; car les beautés pittoresques, les cimes qui surplombent et les autres accidents de paysage sont formés de la sorte.

Ainsi donc, demain soir à Rome! Je le crois encore à peine, et, quand ce souhait sera comblé, que pourrai-je souhaiter encore? Pas autre chose que d'aborder heureusement chez moi avec mon canot et sa cargaison de faisans, et de retrouver mes amis en bonne santé, joyeux et bienveillants.

## ROME.

Rome, 1<sup>er</sup> novembre 1786.

Enn je puis parler et saluer mes amis d'un cœur joyeux! Qu'ils me pardonnent ce mystère, et le voyage, en quelque sorte souterrain, que j'ai fait jusqu'ici! A peine osais-je me dire à moi-même où j'allais. Même en chemin, je craignais encore, et c'est seulement sous la porte *del Popolo* que j'ai été certain de tenir la ville de Rome. Et laissez-moi dire aussi que je pense mille fois, que je pense continuellement à vous, en présence des objets que je ne croyais jamais visiter seul. Ce n'est qu'au moment où j'ai vu chacun enchaîné de corps et d'âme dans le Nord, où j'ai vu toute aspiration vers ces contrées évanouie, que j'ai pu me résoudre à entreprendre un long voyage solitaire, et à chercher le centre vers lequel m'attirait une force irrésistible. Dans ces dernières années, cela était même devenu une sorte de maladie que la vue et la présence des objets pouvaient seules guérir. Je l'avoue maintenant, j'avais fini par n'oser plus regarder aucun livre latin, aucun dessin d'une contrée italienne. Mon désir de voir ce pays était mûr depuis trop longtemps. A présent qu'il est satisfait, je retrouve au fond de mon cœur, pour mes amis et ma patrie, l'affection la plus tendre, et le retour me sera doux, il le sera d'autant plus que je n'emporterai pas, je le sens bien, tous ces trésors pour les posséder seul, pour en user seul, mais qu'ils seront pour d'autres et pour moi, durant toute la vie, des guides et des encouragements.

Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde! Je m'estimerais heureux, si je l'avais vue il y a quinze ans, bien accompagné, conduit par un homme éclairé. Mais, puisque je

devais la voir seul et de mes propres yeux, il était bon que cette jouissance me fût accordée si tard.

J'ai franchi au vol, pour ainsi dire, les Alpes du Tyrol. J'ai bien vu Vérone, Vicence, Padoue, Venise; j'ai vu en courant Ferrare, Cento, Bologne; j'ai vu à peine Florence. Tel était mon désir d'arriver à Rome, il augmentait si fort à chaque moment, que je ne pouvais plus m'arrêter, et je ne suis demeuré que trois heures à Florence. Me voilà maintenant à Rome et tranquille, et, à ce qu'il semble, tranquilisé pour toute ma vie.

C'est en effet commencer une vie nouvelle, que de voir de ses yeux l'ensemble que l'on connaît en détail intérieurement et extérieurement. Tous les rêves de ma jeunesse, je les vois vivants aujourd'hui; les premières estampes dont je me souviens (mon père avait placé les vues de Rome dans un vestibule), je les vois maintenant en réalité, et tout ce que je connaissais depuis longtemps en tableaux et en dessins, en gravures sur cuivre et sur bois, en plâtre et en liège, est réuni devant moi; où que j'aie, je trouve une connaissance dans un monde étranger; tout est comme je me le figurais et tout est nouveau. J'en puis dire autant de mes observations, de mes idées: je n'ai point eu de pensées toutes nouvelles, je n'ai rien trouvé tout à fait étranger, mais les anciennes sont devenues si précises, si vivantes, si enchaînées, qu'elles peuvent passer pour nouvelles.

Quand Pygmalion eut formé Élise au gré de ses vœux, quand il lui eut donné autant de vérité et de vie que l'artiste pouvait le faire, et qu'enfin Élise vint à lui et lui dit: « C'est moi! » que l'être vivant était différent de la pierre sculptée!

Combien aussi il est moralement salutaire pour moi de vivre au milieu d'un peuple tout sensuel, sur lequel on a tant discouru et tant écrit, et que chaque étranger juge à la mesure qu'il apporte avec lui! Je pardonne à ceux qui blâment et condamnent ce peuple: il est trop loin de nous, et il en coûte trop de fatigue et de frais d'avoir commerce avec lui comme étranger.

Rome, 3 novembre 1786.

Un des principaux motifs pour lesquels je croyais devoir me hâter d'arriver à Rome était la fête de la Toussaint; car je me disais: « Puisqu'on fait tant d'honneur à un saint tout seul, que

ne fera-t-on pas pour tous? » Mais combien je me trompais! L'Église romaine n'avait point voulu de fête générale d'un grand effet; chaque ordre était libre de célébrer en particulier sans bruit la mémoire de son patron: le nom de fête, ainsi que le jour solennel qui lui est consacré, est proprement celui où chaque saint paraît dans sa gloire. Mais hier, jour des Morts, j'ai été plus heureux. Le Pape célèbre leur mémoire dans sa chapelle particulière sur le Quirinal. L'entrée est libre. Je courus avec Tischbein au Monte Cavallo. La place devant le palais a quelque chose de tout particulier: elle est à la fois irrégulière, grandiose et charmante. J'ai vu les deux colosses cette fois! Ni les yeux ni la pensée ne suffirent pour les saisir. Nous nous hâtâmes, avec la foule, de traverser la cour superbe et spacieuse et de monter l'immense escalier. Dans ces vestibules, vis-à-vis de la chapelle, en vue de la file des appartements, on éprouve un singulier sentiment, à se trouver sous le même toit que le vicaire de Jésus-Christ.

La cérémonie était commencée; le Pape et les cardinaux étaient déjà dans l'église: le saint-père, la figure d'homme la plus belle et la plus vénérable; les cardinaux, de statures et d'âges divers. Je fus pris d'un singulier désir que le chef de l'Église ouvrît sa bouche d'or, et, parlant de l'inexprimable félicité des âmes bienheureuses, nous jetât dans le ravissement. Mais quand je le vis tout uniment se remuer çà et là devant l'autel, et se tournant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, en gesticulant et marmottant comme un simple curé, alors le péché héréditaire du protestant se réveilla, et le sacrifice de la messe, connu, accoutumé, ne me fit là aucun plaisir. Jésus, dès son enfance, expliqua pourtant de vive voix les saintes Écritures, et, dans sa jeunesse, il n'est certainement pas resté bouche muette pour enseigner et pour agir, car il parlait volontiers, il parlait bien et avec esprit, comme nous le savons par les Évangiles. « Que dirait-il, pensai-je, s'il entraît, et voyait son image sur la terre marmottant et pirouettant? » Le *Venio iterum crucifigi* me revint à la pensée, et je tirai par la manche mon compagnon, pour passer avec lui dans les vastes salles voûtées et décorées de peintures.

Nous y trouvâmes une foule de personnes, qui étudiaient ces précieux tableaux, car cette fête des Morts est en même temps à

Rome celle des artistes. Ainsi que la chapelle, le palais tout entier, avec toutes les salles, est accessible et ouvert à chacun ce jour-là pour plusieurs heures; point de pourboire à donner, et l'on n'est pas pressé par le concierge.

Je m'attachai aux fresques et j'appris à connaître d'excellents artistes, dont je savais à peine les noms; j'appris, par exemple, à connaître et à aimer le gracieux Carlo Maratti. Mais je fus surtout charmé de voir les chefs-d'œuvre des artistes à la manière desquels je m'étais déjà formé. Je vis avec admiration la Sainte Pétronille du Guerchin, qui se trouvait auparavant à Saint-Pierre, où elle est remplacée par une copie en mosaïque. Le corps de la sainte est tiré du sépulcre, et la même Pétronille, ressuscitée, est reçue dans les cieux par un divin adolescent. Quoi que l'on puisse dire contre cette double action, le tableau est inestimable. Une toile du Titien m'a frappé plus encore. Elle efface toutes celles que j'ai vues. Mon goût est-il déjà plus exercé, ou ce tableau est-il véritablement le meilleur, c'est ce que je ne saurais décider. Une vaste chasuble, toute rigide de broderies et de figures d'or ciselées, enveloppe un évêque d'une belle prestance. La crosse massive dans la main gauche, il lève les yeux avec ravissement; il tient de la main droite un livre, où il vient de puiser apparemment une émotion divine. Derrière lui, une belle jeune fille, une palme à la main, regarde avec un aimable intérêt le livre ouvert. A droite, un vieillard grave, tout près du livre, semble ne pas y prendre garde: les clefs à la main, il peut se flatter de s'ouvrir lui-même l'entrée. Vis-à-vis de ce groupe, un beau jeune homme nu, enchaîné, percé de flèches, regarde fixement devant lui avec une résignation modeste. Dans l'intervalle, deux moines, portant le lis et la croix, se tournent avec dévotion vers les habitants du ciel, car la salle voûtée qui renferme tous ces personnages est ouverte par le haut. Là, dans la gloire suprême, plane une mère, qui abaisse sur cette scène un regard compatissant; l'enfant vif et joyeux qu'elle tient dans ses bras présente avec grâce une couronne, qu'il semble même jeter au martyr. De part et d'autre volent des anges qui tiennent des couronnes en réserve. Au-dessus de tous et d'une triple couronne rayonnante, plane la céleste colombe, comme centre et clef de voûte en même temps. Nous nous disons que le

fonds de ce sujet est sans doute une antique et sainte tradition, qui a permis d'assembler avec tant d'art et d'intérêt ces personnages divers, hétérogènes. Nous ne demandons ni comment ni pourquoi, satisfaits d'admirer une œuvre d'art inestimable.

Une fresque de la chapelle du Guide est moins incompréhensible et cependant mystérieuse. La vierge la plus naïvement aimable et pieuse est assise tranquille, rêveuse, occupée à coudre; deux anges, à ses côtés, attendent chacun de ses signes pour la servir. Ce délicieux tableau nous dit que la jeune innocence et l'application sont honorées et gardées par les puissances célestes. Il n'est besoin là ni de légende ni d'explication.

Voici, pour tempérer ces études sérieuses, une aventure amusante. Je remarquais que plusieurs artistes allemands s'approchaient de Tischbein avec un air de connaissance, m'observaient, et puis allaient et venaient. Tischbein, qui m'avait quitté quelques moments, revint à moi et me dit: « Voici une drôle de chose. Le bruit s'était déjà répandu que vous étiez ici, et les artistes ont fixé leur attention sur le seul étranger qu'ils ne connaissaient pas. Un des nôtres affirme depuis longtemps qu'il a vécu dans votre société, et même qu'il a eu avec vous des relations d'amitié, ce que nous avons quelque peine à croire. On l'a invité à vous observer et à lever le doute. Il a soutenu, sans hésiter, que vous n'êtes pas Goethe, et que vous n'avez ni la figure ni l'air de l'étranger. » Ainsi mon incognito est, pour le moment, bien gardé et nous avons de quoi rire.

Je me mêlai donc plus librement parmi les artistes, et je demandai les noms des auteurs de divers tableaux dont la manière m'était encore inconnue. Enfin je fus attiré par un Saint Georges, vainqueur du dragon et libérateur de la jeune fille. Personne ne pouvait me dire le nom du maître. Un petit homme modeste, jusque-là silencieux, s'avança et m'apprit que ce tableau était de Pordenone de Venise; que c'était un de ses meilleurs ouvrages, où l'on reconnaissait tout son mérite. Alors je pus m'expliquer l'attrait que j'avais senti: le tableau m'avait charmé, parce que je connaissais déjà mieux l'école vénitienne et savais mieux apprécier les mérites de ses maîtres. L'artiste qui m'avait mis au fait est Henri Meyer. Il est Suisse, et il étudie à Rome depuis quelques années avec un ami nommé

Koella; il copie parfaitement à la sépia les bustes antiques, et il est versé dans l'histoire de l'art.

Rome, 7 novembre.

Je suis ici depuis sept jours, et je me fais peu à peu une idée générale de la ville. Nous la parcourons souvent. Je me familiarise avec les plans de Rome ancienne et de Rome moderne; j'observe les ruines, les édifices, je visite une villa puis une autre; je ne m'occupe que fort lentement des plus grandes merveilles; je me contente d'ouvrir les yeux; je regarde, je vais et je viens, car c'est à Rome seulement qu'on peut se préparer à étudier Rome. Mais avouons que c'est un pénible et triste travail de déterrer la Rome antique de dessous la moderne, et pourtant il faut le faire, et l'on finit par y goûter une satisfaction inestimable. On trouve les vestiges d'une magnificence et d'une destruction qui vont l'une et l'autre au delà de notre imagination. Ce que les barbares ont laissé debout, les architectes de Rome moderne l'ont dévasté.

Quand on considère une existence qui remonte à plus de deux mille ans, qui a subi par les vicissitudes des temps des changements si divers et si profonds, et pourtant toujours le même sol, les mêmes collines, souvent les mêmes colonnes et les mêmes murailles, et, dans le peuple, quelques traces encore de l'ancien caractère, on se trouve initié aux grands arrêts de la destinée, et l'observateur a d'abord de la peine à démêler comment Rome succède à Rome, et non-seulement la ville moderne à la ville ancienne, mais, les unes aux autres, les diverses époques de l'ancienne et de la nouvelle. Je me borne premièrement à tâcher de trouver moi-même les points à demi couverts; c'est seulement alors qu'on peut utiliser parfaitement les beaux travaux préparatoires; car, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, des artistes et des savants de grand mérite ont consacré leur vie entière à ces recherches.

Et cette merveille agit sur nous tout doucement, à mesure que nous parcourons la ville à la hâte pour arriver aux objets les plus grands. En d'autres lieux, il faut chercher ce qui est remarquable: ici il nous surcharge et nous accable. Qu'on chemine ou qu'on s'arrête, il s'offre aux regards des paysages de toute sorte, palais et ruines, jardins et déserts, lointains et

ruelles, maisonnettes, étables, arcs de triomphe et colonnes, souvent tout ensemble et si près, qu'on pourrait mettre le tout sur la même feuille. Il faudrait écrire avec mille burins: que peut faire ici une plume? Et puis, le soir, on est épuisé et lassé de voir et d'admirer.

Excusez-moi, mes amis, si vous me trouvez à l'avenir avare de paroles. Pendant qu'on chemine, on saisit au passage ce qu'on peut; chaque jour amène quelque chose de nouveau, et l'on se hâte aussi d'y penser et de juger; mais ici on arrive dans une grande école, où un jour dit tant de choses, qu'on n'ose rien dire du jour. Oui, l'on ferait bien, séjournant ici des années, d'observer un silence pythagoricien.

Je suis très-bien. Le temps est *brutto*, à ce que disent les Romains; il souffle un vent du midi, le *sirocco*, qui amène tous les jours plus ou moins de pluie; mais je ne puis trouver ce temps désagréable, car il est chaud comme ne le sont pas chez nous en été les jours de pluie.

J'apprends sans cesse à mieux connaître et apprécier les talents de Tischbein, comme ses projets et ses vues sur l'art. Il m'a montré ses dessins et ses esquisses, qui donnent et qui promettent beaucoup. Son séjour chez Bodmer a porté ses pensées sur les premiers temps de la race humaine, où elle se trouva placée sur la terre et dut résoudre le problème de se rendre maîtresse du monde. Comme ingénieuse introduction à l'ensemble, il s'est efforcé de se représenter sensiblement le monde primitif: des montagnes couvertes de riches forêts, des ravins déchirés par les eaux, des volcans éteints, laissant échapper encore un reste de fumée. Au premier plan, le tronc puissant d'un chêne antique, couché sur la terre avec ses racines à demi découvertes, sur lesquelles un cerf essaye la force de son bois: la pensée est aussi heureuse que l'exécution est agréable.

Ensuite, dans un dessin extrêmement remarquable, il a représenté l'homme à la fois comme dompteur du cheval et comme supérieur à tous les animaux de la terre, de l'air et de l'eau, sinon par la force, du moins par la ruse. La composition est d'une beauté extraordinaire; exécutée à l'huile, elle serait d'un grand effet. Il nous en faut absolument un dessin à Weimar. Après cela, il songe à une galerie des anciens sages, dans

laquelle il saisira l'occasion de produire des figures véritables. Mais il esquisse avec le plus grand enthousiasme une bataille, où deux corps de cavalerie s'attaquent avec une fureur égale, et particulièrement une place où s'ouvre une énorme crevasse de rocher, que le cheval ne peut franchir qu'avec un effort extraordinaire. Il ne s'agit pas de se défendre : une attaque hardie, une résolution furieuse, le succès ou la chute dans l'abîme ! Ce tableau lui fournira l'occasion de développer d'une manière très-remarquable la connaissance qu'il a du cheval, de sa structure et de ses mouvements.

Ces tableaux et d'autres, qui les suivent ou s'y intercalent, il voudrait les voir liés par un poëme, qui servirait à expliquer les scènes représentées, et auquel il prêterait à son tour un corps et de l'attrait par le secours des figures. L'idée est belle, mais il faudrait passer ensemble plusieurs années pour exécuter un tel ouvrage.

Je n'ai vu jusqu'à présent qu'une seule fois les loges de Raphaël et les grands tableaux de l'école d'Athènes, etc., et c'est comme si l'on devait étudier Homère dans un manuscrit en partie effacé et altéré. Le plaisir de la première impression est incomplet ; c'est seulement quand on a peu à peu parcouru, étudié l'ensemble, que la jouissance devient entière. Ce qu'il y a de mieux conservé, ce sont les plafonds des loges, qui représentent des histoires de la Bible, aussi fraîches que si elles étaient peintes d'hier. La plupart, il est vrai, ne sont pas proprement de la main de Raphaël, mais elles sont parfaitement exécutées sur ses dessins et sous sa direction. Ma fantaisie, mon plus vif désir, en d'autres temps, avait été quelquefois de me voir conduit en Italie par un homme savant, un Anglais, versé dans les arts et dans l'histoire, et tout cela s'est accompli mieux que je ne pouvais l'imaginer. Mon excellent ami Tischbein vivait ici depuis longtemps ; il vivait avec le désir de me montrer Rome ; il y a longtemps que nous étions en correspondance : notre connaissance personnelle est nouvelle encore. Où donc aurais-je pu trouver un guide plus excellent ? Quoique la durée de mon séjour soit très-bornée, je jouirai et j'apprendrai tout ce qu'il est possible, et cependant, je le prévois, quand je partirai je souhaiterai d'arriver.

Rome, 8 novembre 1786.

Mon demi-incognito, qui n'est peut-être qu'une bizarre fantaisie, me procure des avantages auxquels je ne pouvais penser. Comme chacun se croit obligé d'ignorer qui je suis, et que personne n'ose me parler de moi, il ne reste plus aux gens qu'à parler d'eux-mêmes ou des choses qui les intéressent : par là j'apprends en détail de quoi chacun s'occupe ou ce qui arrive et se produit de remarquable. Le conseiller Reiffenstein s'est prêté aussi à cette fantaisie ; mais, comme il ne pouvait, par une raison particulière, souffrir le nom que je me suis donné, il m'a tout de suite qualifié de baron ; et me voilà maintenant Monsieur le baron d'en face Rondanini. Cela suffit pour me désigner, d'autant plus que les Italiens n'appellent les gens que par leur prénom ou par un sobriquet. Bref, j'ai ce que je voulais, et j'échappe à la gêne infinie d'avoir à rendre compte de ma personne et de mes travaux.

Rome, 9 novembre 1786.

Quelquefois je fais halte un moment, et je passe en revue les plus remarquables de mes acquisitions nouvelles. Je retourne très-volontiers à Venise, à cette grande création, sortie du sein de la mer comme Pallas du cerveau de Jupiter. Ici la Rotonde, à l'extérieur comme à l'intérieur, m'a inspiré une joyeuse vénération de sa grandeur. J'ai appris à comprendre dans Saint-Pierre que l'art, aussi bien que la nature, peut rendre inutile toute échelle de comparaison, et, à son tour, l'Apollon du Belvédère m'a fait franchir les bornes de la réalité. Car, de même que les dessins les plus exacts ne donnent aucune idée de ces édifices, l'original de marbre est tout autre chose que les plâtres ; j'en avais vu cependant de très-beaux.

Rome, 10 novembre 1786.

Ici ma vie se passe dans un calme, une sérénité, que je n'avais pas sentis depuis longtemps. Mon application à voir et à recueillir les choses comme elles sont, ma constance à me laisser instruire par mes yeux, mon éloignement absolu de toute prétention, me servent de nouveau à merveille, et me font

goûter en silence une grande félicité. Tous les jours un nouvel objet digne de remarque, tous les jours des images vives, grandes, singulières, et un ensemble auquel on pense et l'on rêve longtemps, sans que jamais l'imagination puisse l'atteindre.

Aujourd'hui je suis allé à la pyramide de Cestius, et, le soir, sur le Palatin, parmi les ruines du palais des Césars, qui sont là comme des parois de rochers. Ces choses-là, on ne peut rien en communiquer. En vérité, il n'y a rien ici de petit, quoique l'on trouve çà et là des choses blâmables et de mauvais goût; mais ces choses même ont part à la grandeur de l'ensemble.

Que si je rentre en moi-même, comme on le fait si volontiers en toute occasion, je me découvre un sentiment dont j'éprouve une joie infinie, et que j'oserai même exprimer. A Rome, celui qui porte autour de lui un regard sérieux et qui a des yeux pour voir, doit devenir « solide; » il doit se faire une idée de « solidité » plus vivante en lui qu'elle ne le fut jamais. L'esprit reçoit une empreinte vigoureuse; il arrive à la gravité sans sécheresse, au calme et à la joie. Pour moi, du moins, il me semble que je n'ai jamais apprécié aussi justement les choses de ce monde. Je m'applaudis des suites heureuses qui en résulteront pour toute ma vie. Laissez-moi donc butiner comme je pourrai! L'ordre s'établira plus tard. Je ne suis pas ici pour jouir à ma façon; je veux m'attacher aux grands objets, m'instruire et me cultiver avant que j'aie quarante ans.

Rome, 11 novembre 1786.

Aujourd'hui j'ai été rendre visite à la nymphe Égérie, puis j'ai vu le cirque de Caracalla, les ruines des sépultures le long de la voie Appienne et le tombeau de Cécilia Métella, qui donne enfin l'idée d'une solide maçonnerie. Ces hommes travaillaient pour l'éternité. On avait tout prévu, excepté la démence des ravageurs, à laquelle tout doit céder. Je t'ai vivement regretté. Les restes du grand aqueduc commandent le respect. Quel grand dessein que celui d'abreuver un peuple au moyen d'une construction si colossale!

Le soir, nous sommes allés au Colisée, comme le crépuscule répandait déjà son ombre. Quand on voit ce monument, tout

le reste semble rapetissé. Il est si grand, que l'esprit ne peut en garder l'image; on se le rappelle plus petit, et, quand on y retourne, on le retrouve plus grand.

Frascati, 15 novembre 1786.

Mes amis sont couchés, et j'écris encore, avec l'encre de Chine qui nous a servi à dessiner. Nous avons eu deux ou trois beaux jours sans pluie, un soleil chaud et caressant, qui nous ôte le regret de l'été. La contrée est très-agréable; Frascati est situé sur une colline, ou plutôt sur le penchant d'une montagne, et chaque pas offre au dessinateur des objets magnifiques. La perspective est sans bornes; on voit Rome dans la plaine, et, plus loin, la mer; à droite, les montagnes de Tivoli. Dans cette « plaisante » contrée, les maisons de campagne sont réellement des maisons de plaisance, et, comme les anciens Romains avaient ici leurs villas, il y a cent ans et plus que de riches et orgueilleux Romains ont aussi établi leurs maisons de campagne dans les plus beaux endroits. Voici deux jours que nous parcourons la contrée, et nous trouvons toujours quelque chose de nouveau et de ravissant.

Et cependant je ne sais si les soirées ne sont pas plus agréables encore que le jour. Aussitôt que l'hôtesse, à la belle pres-tance, a posé sur la grande table ronde la lampe de laiton à trois bras, et nous a dit *felicissima notte*, on forme le cercle, on produit les feuilles qu'on a esquissées et dessinées pendant le jour. Puis on se demande si l'objet n'aurait pas dû être pris d'un autre point de vue plus favorable, si le caractère en est bien saisi; enfin toutes ces premières conditions générales dont on peut se rendre compte sur la première ébauche. Le conseiller Reiffenstein sait organiser et diriger ces séances par ses lumières et son autorité: mais cette louable fondation est due proprement à Philippe Hackert, qui savait dessiner et peindre d'après nature avec un goût infini. Artistes et amateurs, hommes et femmes, jeunes et vieux, il ne laissait personne en repos; il encourageait tout le monde à s'essayer selon ses talents et ses forces, et il donnait l'exemple. Après le départ de cet ami, le conseiller Reiffenstein a continué fidèlement cette habitude de rassembler et d'amuser une société,

et nous éprouvons combien c'est une bonne chose d'éveiller l'active participation de chacun. Le naturel et le caractère des divers membres de la société se montrent d'une manière intéressante. Tischbein, par exemple, comme peintre d'histoire, voit le paysage tout autrement que le paysagiste. Il trouve des groupes intéressants, et d'autres objets attrayants, expressifs, là où d'autres ne remarqueraient rien, et il réussit à saisir plus d'un trait naïf de la nature humaine, chez les enfants, les villageois, les mendiants et d'autres personnes sans culture, ou même chez les animaux, qu'il sait rendre fort heureusement en quelques traits caractéristiques, fournissant de la sorte à la conversation un aliment toujours agréable et nouveau. Si elle paraît languir, on lit (et c'est encore un conseil légué par Hackert) la *Théorie* de Soulzer. Et bien qu'on ne puisse, en partant d'un point de vue élevé, être entièrement satisfait de cet ouvrage, on observe pourtant avec plaisir sa bonne influence sur les personnes d'une culture moyenne.

Rome, 17 novembre 1786.

Nous sommes de retour. Cette nuit nous avons eu une averse effroyable avec des éclairs et des tonnerres. Maintenant il continue de pleuvoir, et cependant il fait toujours chaud. Je ne puis que noter en peu de mots mon bonheur de ce jour : j'ai vu les fresques du Dominiquin à *Andrea della Valle* et la galerie Farnèse des Carrache. Ce serait trop pour des mois, jugez donc pour un jour !

Rome, 18 novembre.

Le beau temps est revenu. Le jour est brillant, agréable et chaud.

J'ai vu dans la *Farnesina* l'histoire de Psyché, dont les copies en couleur égayaient mon appartement depuis tant d'années, puis, à Saint-Pierre *in Montorio*, la Transfiguration de Raphaël, toutes vieilles connaissances, comme des amis qu'on s'est faits de loin par la correspondance et qu'on voit maintenant. C'est autre chose pourtant de vivre avec les personnes ! Toutes les convenances et les disconvenances réelles se manifestent sur-le-champ.

Il se trouve aussi de tous côtés des choses admirables, dont

on ne parle pas tant, qui n'ont pas été si souvent répandues dans le monde par la gravure et les copies. J'en rapporte plusieurs, dessinées par de jeunes artistes de talent.

Les excellents rapports dans lesquels je suis depuis longtemps avec Tischbein, grâce à notre correspondance, le vœu que je lui ai tant de fois exprimé, même sans espérance, de visiter l'Italie, ont rendu sur-le-champ notre rencontre utile et agréable. Il avait toujours pensé à moi, et s'était donné de la peine pour moi. Il connaît aussi parfaitement les pierres avec lesquelles les anciens et les modernes ont bâti ; il les a étudiées à fond : en quoi son coup d'œil et son goût d'artiste pour les objets sensibles l'ont servi parfaitement. Il a dernièrement expédié pour moi à Weimar une collection choisie d'échantillons, qui me fera un bon accueil à mon retour. Cependant il s'est trouvé un supplément considérable. Un ecclésiastique, qui demeure actuellement en France, et qui songeait à écrire un ouvrage sur les genres de pierres antiques, a reçu, par la faveur de la Propagande, de remarquables fragments de marbre de Paros. On les a taillés ici en échantillons, et douze morceaux différents ont été mis à part pour moi, depuis le grain le plus fin jusqu'au plus grossier, de la plus grande pureté, et aussi plus ou moins mêlés de mica, propres, les premiers, à la sculpture, les autres, à l'architecture. On voit assez clairement combien une exacte connaissance des matériaux, sur lesquels les arts ont travaillé, aide à les apprécier.

Il se trouve ici assez d'occasions de ramasser de ces choses. Nous avons parcouru les ruines du palais de Néron à travers des champs d'artichauts récemment buttés, et nous n'avons pu nous empêcher de remplir nos poches de granit, de porphyre, de tablettes de marbre, semées à milliers, et, de nos jours encore, témoins inépuisables de l'antique magnificence des murailles qui en étaient revêtues.

Mais il faut que je parle encore d'un tableau étrange et problématique, qui est toujours bon à voir après ces choses excellentes. Il y a plusieurs années qu'il se trouvait ici un Français, connu comme amateur des arts et collectionneur. Il acheta, on ne sait de qui, une fresque « antique ». Il la fit restaurer par Mengs, et la plaça dans sa collection comme un ouvrage de